

hélas ! Que d'affections autour d'elle au seul souvenir de ses parents ! sans compter celles que sa douce, son aimable figure attirent en plus. Elle se croit orpheline, elle ne l'est qu'à demi : car son grand-père et sa grand-mère l'adorent ; car les amis de son père, les amis de sa mère reportent sur elle tous les bons sentiments, toutes les sympathies qu'ils avaient pour monsieur et madame Gourdeau.

Madame Gourdeau, née Clémentine Picard, le 18 mai 1844, est morte à l'île d'Orléans, le 2 mai 1871 ; elle est inhumée avec une de ses enfants, Blanche, morte en même temps qu'elle, sous le parvis de la chapelle de la Jeune-Lorette, à côté des ancêtres. *Requiescant in pace.*

Je vous présente madame O'Sullivan, née Claire Picard, mère de trois fils, dont l'aîné repose aussi avec les anciens, comme vous l'attestera une pierre tombale murée dans la chapelle. Les deux derniers sont bien tendrement aimés ; n'empêche que l'on regrette toujours la fleur du lit fanée.

Claire est née le 19 février 1848 : elle a fait son cours d'étude avec madame Duhamel au couvent des dames Ursulines de Québec.

Henry O'Sullivan, son mari, en qualité d'ingénieur civil, d'arpenteur, a fourni ses preuves, de manière à mériter l'attention spéciale des autorités professionnelles. On l'a chargé, plus d'une fois, de travaux de contrôle, et au fur et à mesure qu'il opère, la confiance des autorités s'affirme en lui. A force de tracer et de corriger des lignes, peut-être rejoindra-t-il un jour son frère aîné, John O'Sullivan, directeur du cadastre de Beauharnois, qui est pourtant un homme hors ligne. Tous deux sont *self-made men*, dans l'acception entière du mot, et leurs vieux parents, qui ont déjà célébré leurs noces d'or, doivent se compter heureux d'avoir vécu assez longtemps pour les voir aussi vigoureusement à l'œuvre.

Voici madame Boutet, née Léocadie Picard, le 27 avril 1850, mariée le même jour que sa sœur, Claire. Si elle n'a pas d'enfants, c'est qu'elle tient à rester l'enfant gâtée de la maison.

Son mari, M. Pierre Boutet, appartient à une des meilleures familles de Saint-Ambroise, famille patriarcale, qui réunit sous le même toit quatre générations. A 90 ans, l'aïeul est encore vigoureux, alerte d'esprit et de corps, chantant sa chanson, contant son histoire grivoise, dansant son rigodon comme peu le pourraient faire à 50 ans. Son fils, Charles, est de l'âge de notre grand-chef et il a toujours été et reste encore son meilleur ami. Je ne saurais mieux faire son éloge. J'allais continuer mes présentations, lorsque madame Picard m'interrompant de sa voix mélodieuse :

— Assez, assez, mon frère Ahatsistari, entrez, maintenant, s'il vous plaît.

Nous obéissons volontiers. En gravissant le perron, le capitaine Martin me glisse à l'oreille, avec une larme dans la voix : « Depuis ma tendre enfance, alors que ma mère vivait, je n'ai pas entendu de commandement aussi doux.

— Je le crois sans peine, lui répondis-je, en riant. Votre commandant L... ne fait pas dans les notes douces.

Nous entrons au salon : tapis vert de Bruxelles, de bon goût en nuances ; guéridon chargé de colifichets, entr'autres d'un bouquet en cire sous cloche, d'albums à portraits, de figurines en porcelaine, de plants de corail, de curiosités indiennes. Aux murs sont appendus quatre ou cinq petits tableaux, les uns au crayon, les autres ouvragés en laine, souvenirs de couvent de ces dames. Les meubles sont en palissandre, rembourrés avec couverture on crin. Que désirez-vous de mieux ? Rien, n'est-ce pas ? Vous cherchez de l'œil... quoi... le piano ? Hélas ! pour mon malheur, il y est, le voici adossé à ce trémeau—un piano de Schultz, et un bon encore, à ce que dit Lavallée. Dois-je vous avouer que le piano m'est insupportable, que je n'ai jamais pu en saisir la première note, encore moins l'enthousiasme de mes amis, qui ont du savoir en cette matière brutale, et qui se permettent de croire, en face de moi, que Lavallée est

un génie ! Ah ! c'est qu'il y a des gens parmi eux qui se font esprits forts vis-à-vis Dieu, et qui croient, certes ! à *Dieu juré* ! que Lavallée est un génie. Je le veux de tout cœur, je consens à cette foi, qui fait honneur à la nation canadienne-française ; mais pour le moment, souffrez que l'on couvre les notes de Schultz de la voix de ces dames, qui vont nous chanter la *Huronne*. Y consentez-vous, mesdames ?

Allons donc ! reprennent-elles d'ensemble, peut-on désirer mieux que de se chanter soi-même ? Et madame Duhamel au piano, mes-lames O'Sullivan et Boutet entonnent de voix pures et exercées :

Brune et gentille est la Huronne,
Quand au village on peut la voir,
Perles au col, mante mignonne
Et le cœur dans son grand œil noir ;
Sa veine a du sang de ses pères,
Les maîtres du sol autrefois :

REFRAIN

Vivent les Huronnes si fières
De leurs guerriers, de leurs grands bois ! } Bis

Regardez-la dans l'onde pure
Chercher son front brun et poli
Et la fleur qu'à sa chevelure
Suspendit un frère chéri :
Son œil, tout chargé de lumière,
Dicte alors de suaves lois—

Vivent la Huronne si fière
De ses guerriers, de ses grands bois ! } Bis

De sa tribu presque effacée,
Sous ce beau ciel qu'elle aime tant,
Elle redit l'heure passée,
Auprès d'un sépulcre béant :
Sans cesse aux antiques poussières,
Elle donne son cœur et sa voix :

Vivent les Huronnes si fières
De leurs guerriers, de leurs grands bois ! } Bis

Pendant que l'on chantait ainsi, sous les auspices de madame Picard, Paul (car chez lui, pour les amis, le grand-chef se nomme toujours Paul) avait préparé ses affûts d'amitié dans la salle à dîner : affûts de bouteilles de vin de Bordeaux et de *McCallum*, au goût des Français comme des Allemands, vin et bière.

Qui ne boirait à la santé de ce brave chef, que tant de princes, de ducs, de comtes, de millionnaires, les rois du jour, se sont fait un honneur de venir saluer ?

A la santé de Paul, donc : puisse-t-il vivre toujours !

Et chacun de boire ; et chacun de mes amis, les officiers français, de laisser tomber une larme dans leur verre, en songeant à tout ce qu'a perdu la France en perdant le Canada. Il y a toujours une goutte du vin de Paul qui va droit au cœur.

AHATSISTARI !

(A suivre.)

NOS GRAVURES

Saint Thomas d'Aquin

Nous ne redirons pas ici la vie du grand docteur. Elle est de celles qu'on n'écourte pas, et le développement qu'elle comporterait est hors de proportion avec notre cadre. Nous avons voulu le rappeler simplement à nos lecteurs.

La Terre Sainte

LE JARDIN DE GETHSEMANI ET LE MONT DES OLIVIERS

Le Jardin de Gethsemani et le Mont des Oliviers est un quadrilatère irrégulier de soixante-dix pas environ de tour.

Il est actuellement entouré d'une palissade, à cause de l'indiscrette piété des pèlerins qui, pour emporter un souvenir de leur passage dans ce lieu sacré, dépouillaient de leurs feuilles les oliviers qui peuplent le jardin.

Ces oliviers, au nombre de sept, sont de l'aspect le plus vénérable ; leurs troncs crevassés et étagés témoignent de leur âge. Ils passent pour être contemporains du Christ ; malheureusement, les témoignages de l'histoire prouvent que cela n'est pas possible. Titus et Adrien firent abattre tous les arbres autour de Jérusalem, et les croisés trouvèrent toute cette région entièrement déboisée.

* Poésie improvisée en 1854 par M. P. G. Huot, alors un tout jeune homme.

Quoi qu'il en soit, ces oliviers sont des descendants de ceux qui poussaient en cet endroit au temps de Jésus, et ils sont l'objet des plus respectueux pèlerinages.

L'huile tirée des olives de ces arbres est vendue à un prix très-élevé, et les chapellets composés avec des noyaux de leurs fruits sont très-recherchés.

Autour du jardin sont disposées quatorze chapelles consacrées aux stations de la Croix, et de nombreux fidèles s'y rendent chaque jour.

C'est dans cet endroit que la plupart des auteurs sacrés placent les plus émouvantes scènes de la Passion, la prière au "Jardin des Oliviers" et l'arrestation de Jésus.

Le mariage du duc de Connaught

Le 13 mars, a été célébré en grande pompe, à Windsor, le mariage du duc de Connaught, troisième fils de la reine d'Angleterre, avec la princesse Marguerite, troisième fille du prince Frédéric-Charles de Prusse.

Cette cérémonie empruntait un supplément d'intérêt à cette circonstance, que, pour la première fois depuis son veuvage, la reine Victoria assistait officiellement à une solennité de cour. Aussi, le peuple anglais, si fier de sa *loyalty*, a-t-il tenu à manifester à cette occasion sa joie et son dévouement à la famille royale.

Voici, pour nos lectrices, quelques renseignements sur la toilette de la future duchesse de Connaught : la robe de satin blanc, avec corsage garni d'une dentelle de quatre pouces de hauteur ; la jupe est couverte d'une dentelle de douze pouces de hauteur, et ornée de petits bouquets de myrte. La traîne, de treize pieds de long, recouverte également d'une riche dentelle, est parsemée de bouquets de myrte. Le voile est un châle carré en magnifique point d'Alençon, dont le dessin représente un mélange de fleur d'oranger, de myrte ou de roses ; le mouchoir, aussi en point d'Alençon et du même dessin que le voile, porte à l'un des coins les noms et prénoms brodés de la fiancée, et à l'autre l'aigle de Prusse.

Je passe sous silence les autres toilettes féminines pour ne pas allonger outre mesure cet article ; mais, entassez les étoffes de soie sur le velours, mêlez les plumes aux perles, et amusez-vous par la pensée à remplir des coupes de diamants et de rubis, et vous aurez une faible idée du luxe déployé en cette circonstance par la haute aristocratie anglaise.

HISTOIRE DE

L'ILE-AUX-COUDRES

DEPUIS SON ÉTABLISSEMENT JUSQU'À NOS JOURS
AVEC SES TRADITIONS, SES LÉGENDES,
SES COUTUMES

Par M. l'abbé ALEXIS MAILLOUX

Vicaire-Général du Diocèse de Québec.

CHAPITRE TREIZIÈME

Pertes de vie d'un certain nombre des
habitants de l'île-aux-Coudres par
suite de la navigation, etc., etc.

XVI, XVII

JOS.-ABRAHAM MARTEL ET MARCEL
HARVAY (1)

Depuis la mort mystérieuse de Pierre-Noël Boudreault, onze ans s'étaient écoulés sans que l'île-aux-Coudres eût à déplorer la perte d'un seul de ses enfants, dans le fleuve. Il semblait que Dieu avait voulu lui donner le temps de sécher ses larmes, de fermer les plaies faites à son cœur et de faire cesser ses gémissements et ses douleurs. La joie commençait donc à revenir dans les familles, qui bénissaient la divine Providence de ce que, depuis onze ans, elle avait daigné protéger leurs

(1) Jos.-Abraham Martel était né en 1786, le 18 de mai. Lors de sa mort, il était âgé de 43 ans et quelques mois.

Son compagnon de malheur, Marcel Harvay, né le 18 février 1811, était âgé de 23 ans et environ huit mois.

enfants dans leurs continuels et périlleux voyages sur les eaux du fleuve Saint-Laurent, pendant les sept mois de navigation de chaque année. Cette navigation allait bientôt être close par l'arrivée des froids, et elles espéraient ajouter encore une autre année à celles pendant lesquelles elles n'avaient eu à déplorer aucun malheur, aucune perte de vie dans le fleuve. Mais leur espérance allait être malheureusement trompée.

Vers la fin du mois d'octobre de l'année 1834, Joseph-Abraham Martel, père de plusieurs enfants, ayant pour compagnon de voyage le jeune Marcel Harvay, fils du sieur Germain Harvay, partaient du bas de l'île-aux-Coudres, où demeurait Jos.-A. Martel, pour traverser à la Rivière-Ouelle. La marée baissait. Un fort vent du nord bouleversait les eaux du fleuve. Mais Jos.-Martel avait une forte chaloupe, de bonnes voiles, et était un très-habile navigateur. Le vent et les flots soulevés ne pouvaient l'intimider. Il partit donc de l'île et, de la hauteur des côtes, l'ayant vu faire sa route à travers les flots irrités, on ne pouvait douter qu'il ne fût parvenu à la rive sud du fleuve. Comme il n'était parti de l'île que pour un jour ou deux, on s'attendait qu'il reviendrait dès que le temps serait favorable.

La bourasque de vent du nord avait cessé ; deux jours étaient écoulés depuis le départ ; le temps était très-favorable pour revenir du sud ; cependant, Jos.-Abraham Martel ne revenait pas. Deux autres jours s'écoulèrent encore, et on ne voyait pas revenir cette chaloupe du sud. Il n'en fallait pas davantage pour faire naître de très-sérieuses inquiétudes dans l'esprit des parents et des amis des deux voyageurs. Tant d'autres malheurs étaient déjà arrivés pendant les voyages sur l'eau, qu'il était possible d'en avoir un autre à déplorer ! Mille appréhensions, plus sinistres les unes que les autres, firent donc croire ou que l'un des deux était tombé malade, ou qu'en arrivant, à basse marée, au rivage de la Rivière-Ouelle, l'impétuosité du vent avait pu faire entrer les vagues dans la chaloupe et qu'ils avaient péri.

Enfin, six longues journées étaient passées depuis leur départ de l'île, et il n'y avait plus possibilité de calmer les craintes qui s'étaient emparées de tous les habitants de l'île. Il fallait savoir ce que les voyageurs étaient devenus. Une autre chaloupe laissa donc l'île pour traverser à la Rivière-Ouelle.

Voici ce qu'apprirent ceux qui allèrent aux informations. Après avoir interrogé un grand nombre de personnes qui ne purent leur donner aucune nouvelle de ceux qu'ils cherchaient, ils firent la rencontre de deux hommes qui leur dirent que, le lendemain du départ de Martel de l'île-aux-Coudres, ils avaient trouvé une chaloupe dans le bas de l'entrée de la rivière Ouelle, sur le bord des battures de sable où se tend la pêche aux marsouins. Ces hommes ajoutèrent qu'ayant été à cette chaloupe, voici ce qu'ils avaient remarqué : son grappin était à l'eau avec une assez grande longueur de chaîne ; ses mâts, autour desquels les voiles étaient roulées, étaient couchés sur les bancs ; ses rames étaient rangées autour de son intérieur ; il n'y avait point d'eau dans cette chaloupe, ou tout avait été mis dans le meilleur ordre possible. Ceux qui avaient donné ces informations conduisirent les hommes de l'île voir cette chaloupe. C'était bien certainement celle d'Abraham Martel. Quant à Martel et à son compagnon, ni ceux qui venaient de leur donner ces détails et leur montrer la chaloupe de Martel, ni ceux auprès desquels ils avaient déjà pris des informations, ni ceux, en avaient eu aucune connaissance. Qu'étaient-ils donc devenus ? Et comment se faisait-il qu'on avait la certitude qu'ils avaient fait la traversée sans accident ; qu'ils étaient certainement parvenus au rivage de la rivière Ouelle ; qu'ils avaient jeté leur grappin à l'eau, roulé leurs voiles autour des mâts de leur chaloupe, y avaient tout mis dans un ordre parfait et qu'on ne les trouvait ni dans cette cha-